

UNE EDUCATION CATHOLIQUE

De CATHERINE CUSSET

«*La foi a cela de particulier que, disparue, elle agit encore*», observe Ernest Renan dans «*Souvenirs d'enfance et de jeunesse*».

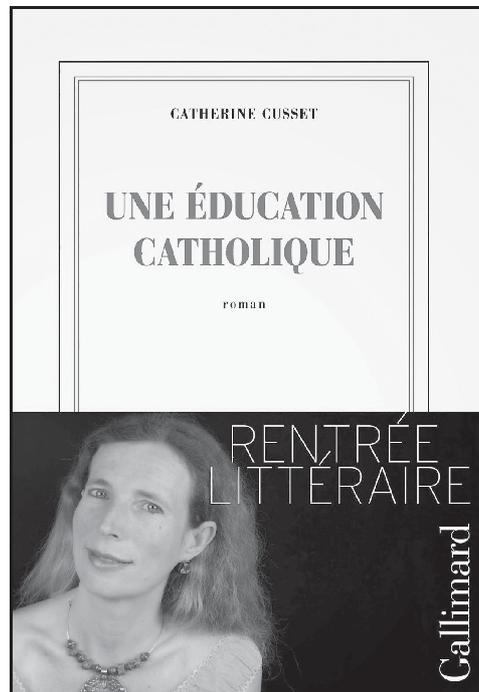
Dans cet ouvrage, Catherine Cusset, dont on connaît, entre autres, «*La Haine de la famille*» (2001) et «*Le problème avec Jane*» (1999) s'interroge sur les suites de la foi religieuse qu'elle a connue enfant. Comment cela a-t-il irrigué son histoire ?

Ni longues introspections ni interprétations après-coup –ou très peu-. Juste des observations précises, et une prise de distance qui risque parfois de laisser le lecteur un peu à l'extérieur. L'écriture est fluide, sans pathos. Telle est la gageure, sans doute : dire avec légèreté des choses lourdes.

Les premiers souvenirs sont assez lacunaires. Qui faisait le catéchisme ? Elle ne sait plus très bien. En revanche, ce qu'elle n'a pas oublié, c'est la façon qu'elle a eue d'être atteinte. «*Profondément*», dit-elle. De la paroisse parisienne et de la messe du dimanche, elle garde des souvenirs aimables et peu marquants. Mais le marquant, c'est le fond du message, avec son inversion de valeurs, «*Les malheureux deviendront les bienheureux... le sacrifice, le renoncement aux jouissances*». Elle se l'incorpore. «*Ma religion n'est pas de l'ordre du fantastique, du magique, du surréal, mais du devoir intérieur*».

Arrivée à treize ans, après sa communion solennelle, comme beaucoup d'autres, elle

perd la foi, sans drame intérieur, pour passer aux choses sérieuses : l'éducation sentimentale. C'est la première métamorphose. Car, si la religion d'enfance est devenue périmée, il n'en est pas de même de la foi, du besoin de croire –dans l'amitié, dans l'amour– les amies, les amants, les amoureux, la vie. Les autres. Grandes et petites amitiés, amours principales et amours transversales. Comment savoir où est Dieu, en la matière ? -Dieu, c'est-à-dire la vérité vraie, l'intimior intimo meo ?



Arrivée à treize ans, après sa communion solennelle, comme beaucoup d'autres, elle perd la foi, sans drame intérieur, pour passer aux choses sérieuses : l'éducation sentimentale. C'est la première métamorphose. Car, si la religion d'enfance est devenue périmée, il n'en est pas de même de la foi, du besoin de croire – dans l'amitié, dans l'amour – les amies, les amants, les amoureux, la vie. Les autres. Grandes et petites amitiés, amours principales et amours transversales. Comment savoir où est Dieu, en la matière ? – Dieu, c'est-à-dire la vérité vraie, l'intimior intimo meo ?

Une étrange figure paternelle dès la première page fait son entrée, vêtue de soutane noire et de sourire : *«Je murmurais vite "bonjour mon père" et je baissais les yeux, les joues rouges, gênée comme si je m'étais trompée de mots. "Mon père". Ces mots»,* ajoute-t-elle, *«avaient quelque chose d'intime et d'obsène».*

Intime, obsène ? Terra incognita des rapports d'une fille à son père ?

Le tableau familial est coupé en deux. Deux sœurs. L'une est la préférée du père, catholique et breton, l'autre la préférée de la mère, juive athée. Marie est celle que son père ignore. *«Entre mon père et moi, depuis l'enfance, c'est le silence».*

Devenir une bonne catholique pourrait ressembler au désir d'être sinon reconnue du moins adoptée par cet homme qui l'entraîne à la messe et lui fait faire la prière du soir (*«mon seul contact quotidien doux avec papa»,* écrit-elle). Marie est un corps étranger pour son père. Est-ce pour se faire adopter de lui qu'elle devient cet ange blond en aube blanche qui prend les choses à cœur et se console de son invisibilité, de sa transparence – du déni où ce père la tient- en se saisissant d'une doctrine qui justifie ce déni ?

«Le message de Dieu est, je le comprends, un message d'effacement de soi».

Elle ne se révolte pas. Se soumet, se conforme –sans y réussir tout à fait. Il y a toujours ce «reste», cette sorte de débordement que l'on pourrait appeler «le corps». Le corps, chez elle, ne cesse de murmurer –et ce n'est pas le corps sportif, carré et garçonnier de sa sœur Anne– qu'elle déteste, ou croit détester.

«Croire ?» *That is the question !* Le «je crois» est souvent un «je me trompe, je me mens à moi-même». Ma sœur, je la déteste, ou je crois la détester ? Ce garçon, je l'aime, ou je crois l'aimer ? Comment savoir ?

Marie ne va plus à la messe – rester à la maison lire un roman est plus amusant, comme le fait remarquer sa mère-, mais la négation et l'effacement de soi restent d'actualité. Son moi est haïssable. Marie ne supporte pas ce qu'elle est. Plus elle sent en elle de vitalité, d'appétit d'exister, plus elle est condamnée à se haïr. Elle confie sa torture à sa meilleure amie, qui hausse les épaules. «Comédie !! Toujours te rendre intéressante !» Elle décide de disparaître –débarrasser le plancher, ne donner l'alerte à personne, avaler une centaine d'Aspro – puis, quelques heures plus tard, en pleine nuit, vomir le tout dans les glaires et les spasmes- s'effondrer à la porte des toilettes. Et ne rien dire au père, qui, réveillé par le bruit et voyant le corps de sa fille étendu à terre, marmonne et retourne se coucher.

Personne n'aura rien su.

Ni entendu l'appel au secours.

Tête de classe mais aussi tête de Turc. Harcelée par une meute de fillettes chauffées à blanc par Nathalie, son ex-meilleure amie. Avec Nathalie, la passion amicale s'est transmuée en haine.

Passé alors la Sauveuse. Ximena, douze ans et demi, personnage dominant et énigmatique.

Impérialement grecque et chilienne, politisée, arrogante. Lectrice de Sophocle et Shakespeare. Garde du corps, initiatrice sensuelle, interlocutrice exclusive et bientôt géôlière. Lors de la première rencontre, Marie l'appelle intérieurement «Papa». *«Ximena, c'est Dieu le père... Entre treize et dix-sept ans, je n'ai pas d'autre amie»*. Marie est subjuguée, Marie croit en Ximena, Marie obéit à tous ses diktats.

Obéir, adorer... Quel est ce désir d'adorer ? Et peut-on s'en passer ?

Se passer de croire ?

Une image de Dieu violente semble s'être tatouée sur la peau de Marie. *«Ximena, Dieu sans clémence qui m'oblige à étouffer en moi ce qu'il y a de haïssable : mes désirs narcissiques, mon désir d'être désirée, mon désir d'image de catalogue, ma mollesse...»*

Un dieu de la vie ? De la mort ?

Un dieu terrifiant – libérant ??

Marie est sous emprise.

Parfois, d'un autre monde, fuse une parole de libération, mémorable.

Un enfant est mort, son neveu – le bébé que sa sœur vient d'avoir. Marie, en Bretagne, au moment de le lever, le découvre sans vie. Drame qui, d'abord, remet certaines choses à leur place – Marie ne hait plus sa sœur –, mais ensuite lui sert d'abri, d'alibi. «Thomas est mort» devient son refrain. Jusqu'à ce qu'un certain Samuel refuse d'entrer dans ce qui résonne à présent comme une combine.

«La mort n'est pas pour toi. Cesse de pleurer. Tu es dans la vie».

Coup de tonnerre. Aussi bizarre que cela puisse paraître, personne ne lui avait dit cela.

Marie a dix-neuf ans. Ximena disparaît, et Samuel prend sa place. Samuel, le nouveau

Dieu, ou celui qu'il faut sacrifier ?? Avec les garçons à présent, c'est parfois Marie qui s'exerce à jouer à Dieu. Emprise, tyrannie, inconstance. Désinvolture cachant une certaine confusion. Affolement : *«En moi quelque chose de vil et de frivole qui me fait désirer d'autres hommes»*. Le désir est désordre. La confusion règne, les discours justificatifs, les distinctions fallacieuses entre «juste un désir physique» et «c'est toi que j'aime vraiment» noient le poisson dans un océan de sentences.

Dans ce livre, Dieu se casse la figure à la fin de chaque chapitre, mais se réincarne sans cesse.

Le Dieu de la domination et le Dieu de la souffrance. Le Dieu sadique et le Dieu masochiste. Pourtant, à la fin du livre, à la faveur de la rencontre avec un certain «Al», il semble bien que c'est une certaine liberté intérieure qui l'emporte. «Une parole légère, sans enjeu», «rien de dangereux, rien de profond».

«Al n'était pas prêt à se laisser torturer, crucifier».

Fini le *«je croyais que la douleur était la preuve de l'amour»*.

Happy end ?

Pas tout à fait.

Dieu merci, le suspense subsiste.

En effet, le jour du mariage : *«J'ai senti une telle plénitude que j'ai pensé qu'un bonheur si grand ici-bas se paierait forcément un jour»*.

A suivre, donc.

Marie-Noëlle MATHIS

*«UNE EDUCATION CATHOLIQUE»
de CATHERINE CUSSET*

*Collection blanche Gallimard, 144 pages.
15,90 €. Disponible en format numérique*